

1

– Dis moi, mon Jacquot... Ca t'embête si on commence par la FIAC ?

– Pourquoi veux-tu que ça m'embête... ? On n'est pas venu à Paris pour ça ? Aussi pour ça ? a corrigé son fils aussitôt en lui pressant le bras, qui craint de l'agacer par trop de prévenance.

– Vraiment... ?

– Puisque je te le dis...

– Au moins ça sera fait... a tranché Marc, comme s'il le soulageait d'un vrai poids.

En franchissant le seuil vitré de l'hôtel du Quai Voltaire, où il a pourtant ses habitudes, happé par le bruit du dehors, il a hésité une seconde. Il a relevé le col de son manteau sans y penser, et il s'est approché tout au bord du trottoir, se balançant au ras du bitume, écartant de la main derrière lui ce garçon de dix-huit ans, que son excès de prudence amuse. De là, il a vérifié d'un oeil si le Louvre en face n'avait pas bougé depuis la dernière fois. Puis il

a lorgné sur sa droite en se soulevant sur la pointe des pieds, comme s'il cherchait au loin le toit d'un taxi libre et que cette petite astuce lui faciliterait la tâche. Alors un léger vertige l'a repris à voir se déverser ainsi, inépuisable, le flux pâteux des automobiles sur la berge.

C'est à chaque fois pareil à cet endroit. Elle le surprendra toujours, cette détermination des conducteurs à vouloir doubler le fleuve, un fleuve pareil, la Seine. A vouloir dépasser son courant, qui est aussi celui de l'Histoire, sans même un regard. Il se demande vers qui ou vers quoi ils se pressent tous de la sorte, et aussi pourquoi, avec un petit pincement au coeur, on n'a pas pris la peine de les lui proposer, comme à eux, ce prétexte ou ce but si attrayants, et qui le déconcertent tant. Pour lui, le Pont Alexandre III marque toujours la limite d'un indéfinissable regret.

Sans doute aussi, la prise régulière de tranquillisants après les événements affreux de l'été dernier accentue-t-elle cette sensation d'amollissement, proche de l'hébétude, mais au fond si confortable. La première chose qu'il avale le matin, et la dernière le soir, depuis des semaines, c'est sa gélule de tranxène, dont le rose tendre de l'enrobage l'amuse, comme une redondance, un pléonasme thérapeutique. Une prescription réflexe de ce brave docteur Breugnot. Presque une crampe. Un seul

mot, qui lui changeait la vie, ou ce qu'il en restait. Rien d'aussi efficace pour affronter avec un semblant de dignité le terrible vide qui s'était emparé de lui après cet enchaînement de faits-divers... Et sur une période si courte... Un déchaînement, pour être plus exact, et qu'il n'avait pas vu venir. Pas une seconde. C'est la brutalité des faits qui les avait assommés, lui et son amour-propre. Surtout ça...

Une tragédie programmée, et relevant du seul manque d'attention n'aurait pas eu de sens à ses yeux : juste un canevas serré pour roman policier laborieux. Mais l'imprévisible comme moteur du tragique, et le tranxène comme coryphée, il n'aurait jamais pensé à ça.

Cathy, sa femme, a attendu discrètement de le voir mettre dans son bagage ce viatique indispensable. Juste au dessus des chemises. Elle l'a surveillé du coin de l'oeil pour vérifier qu'il ne l'oubliait pas. Ca l'aurait contrariée d'avoir à lui demander s'il avait pensé à le prendre. Par précaution, elle a glissé en douce à l'oreille de leur fils de vérifier qu'il ne sauterait aucune prise.

– Ton père est encore fragile, tu sais... Tu feras bien attention, dis... Promis. Juré.

– On va jusqu'au Grand Palais à pied, ou on prend un taxi ?

– Allons-y à pied... acquiesce Jacques, plein d'entrain. Il a bien senti, au ton de son père, où allait sa préférence.

Ce week-end à Paris, Marc l'a promis depuis quelque temps à son fils. En tête à tête. Entre hommes. Ca ne leur arrive presque jamais. Là, pour consolider le traitement, c'était une occasion inespérée. Marc a toujours quelque chose de plus pressant à faire, bien qu'il le déplore. Ou qu'il dise qu'il le déplore, parce qu'en fait il n'a jamais eu le mode d'emploi de sa progéniture, même si elle se résume à ce seul et sympathique rejeton. Il s'en est toujours admirablement défaussé : d'abord en laissant Cathy se dépatouiller toute seule avec l'enfant tant qu'il était petit, arguant qu'il aurait saccagé leur relation avec ses maladresses d'éléphant. Il s'est exclu avec une promptitude suspecte de ces heures privilégiées pleines de couches jetables et de nuits écourtées par des pleurs de têtard. Les rots de lait, les rappels de vaccination et tous ces instants d'émerveillement pour un rien, pour le moindre progrès de ce chérubin aux doigts toujours un peu trop poisseux à son goût, ça leur appartenait en propre.

Plus tard, mais finalement pas tant que ça, quand Jacques s'est embringué avec allégresse dans la vie associative des maternelles puis, si vite hélas, dans celle des bandes d'ados, son père s'en est trouvé doublement soulagé.

Surpris par les choix radicaux de son fils, il n'a pas voulu interférer sur ce qu'ils avaient de spontané, de personnel, et donc de positif à ses yeux. Et surtout, ces choix l'arrangeaient beaucoup, vu son peu d'intérêt pour les camps scouts, les équipes de volley de la ligue régionale et les groupes de musique *techno*. L'excuse était donc toute trouvée à son indifférence, alors qu'il pensait exercer son rôle de père avec un tact et une délicatesse exemplaires.

Maintenant Jacques touchait à l'âge adulte. Et ce que Marc connaissait le mieux de lui, c'était son sourire infatigable en format dix-huit-vingt-quatre-couleur, encadré d'une fine baguette d'acier brossé et posé de biais sur le bord droit de son bureau. Une bien petite chose en vérité.

Il aurait même eu du mal à dire où cette photo avait été prise. Peut-être sur la terrasse de la « Voile Bleue » près de chez eux, à Sète . Mais ce carré de mer houleux sur lequel s'inscrivaient en rayonnant le visage de son fils et sa tignasse tordue par un coup de vent aurait pu être détourné d'un autre endroit. N'importe où ailleurs sur une côte. Peut-être en Espagne. Ou en Sicile. En Méditerranée en tout cas.

Or très récemment, un dimanche matin, alors qu'ils partageaient, – chose exceptionnelle –, le petit déjeuner, une phrase de Jacques en apparence anodine l'avait tiré de son rêve, comme s'il venait de toucher l'invisible clôture électrique qui fixait

jusqu'à leurs rapports. Marc avait laissé traîner sur la table de la cuisine un jeu d'épreuves ramenées de chez l'imprimeur : celles du carton de la prochaine exposition de sa galerie. Jacques en avait pris une, puis une autre, et après les avoir longuement jaugées en sirotant son cacao, il avait fait une remarque inattendue :

– Il y a un truc qui cloche sur celle-là, Papa... !

– Ah bon... ? Montre... Où ça... ? avait-il demandé sans conviction

– Regarde... Là ! ... Le dernier pavé en majuscules... Celui avec le nom du peintre. Il te mange la moitié de cette tache rouge... Cette chose, là... comme un gros pétale ! C'est nul d'empiéter dessus : c'est elle qui donne toute sa force au bas du tableau ! Compare un peu avec les autres...

Marc sursauta. L'autorité désinvolte du commentaire le frappait davantage que le détail qu'il signalait, loin d'être négligeable. C'était pourtant l'évidence même ! Maintenant, cette superposition malencontreuse lui sautait à l'oeil comme une faute impardonnable. Qu'un galeriste aussi aguerri que lui ait laissé passer ça ! Comme un bleu !

– C'est vrai ! admit-il. C'est encore pire que les cartons des filles de Montpellier... !

– Lesquelles ?

– Oh... Deux braves consoeurs... A la ménopause, elles viennent d'ouvrir une galerie d'Art.

Pour elles, ça sonne mieux que « galerie de peinture ». Elles trouvent ça plus chic. Elles jugent la peinture seule comme un domaine trop limité pour une pré-retraite. Elles ont longtemps hésité avec une boutique bio, ou une franchise en cosmétiques. Je ne m'en souviens plus au juste. Et elles se sont jetées à l'eau.

– Tu n'exagères pas un peu ?

– Il faut appeler un chat, un chat...

Marc en ricanait encore...

– A l'ouverture de leur *espace*, – c'est plus *tendance*, tu sais –, leurs deux premiers cartons ont surpris bien des gens. Pour des débutantes, plus de simplicité aurait été de mise. Elles étaient sans doute inquiètes à l'idée d'en faire trop. Ou pas assez.

Alors elles sont passées en deux mois du minimalisme absolu au très compliqué...

A quelque chose qui évoque une nouvelle mouture du code d'Hammourabi.

– Hammouraquoi ? Ca a un rapport avec la guerre d'Irak ?

– Si tu veux... Mais très lointain... Enfin, une guerre beaucoup plus ancienne... a soupiré Marc effaré par le vide sidéral des *humanités* de son fils.

– Explique toi... !

– Leur carton d'inauguration ne mentionnait que le nom du plasticien et celui de leur galerie : black-out total sur l'adresse et la date du vernis-

sage... ! Tout ce qu'il faut pour dérouter la clientèle... ! Mais elles se sont largement rattrapées avec le second : bien complet celui là ! Avec une explication de texte sur plusieurs volets pliés en accordéon... Interminable ! Un baratin... Tout ça pour présenter un type spécialisé dans des avatars de pommes en papier mâché... Des trucs à peine dégrossis, comme un cadeau de fête des mères conçu par un instituteur... Pardon ! Un professeur des écoles...

– Et alors ?

– Je me suis trouvé dans l'embarras quand elles m'ont demandé mon avis là-dessus. Elles avaient beau afficher une modestie de rosières, elles ne cherchaient au fond que mon approbation. Et sans réserve !

– Tu crois ? Tu es dur ! C'était plutôt flatteur pour toi...

– Tu parles... ! En s'épatant elles-mêmes avec ces changements à vue, elle avaient cru du même coup épater les autres... Moi le premier !

Mais là n'était pas l'important : en lui offrant, en prime, la première critique avant son exposition, les quelques mots de Jacques lui avaient rendu un fils avec une soudaineté bouleversante. Voilà qu'il se trouvait aussi bête, aussi surpris que le premier spectateur découvrant le bidet de Marcel Duchamp, en sentant ce garçon devenu adulte et presque inconnu

lui coller dans le dos. Avec cet aplomb un peu raide du célèbre *ready-made* de porcelaine.

Marc aspira lentement une longue gorgée de café froid. Puis il renversa la tête en écarquillant les yeux pour bien marquer sa surprise :

– Tu t'intéresses aux arts plastiques maintenant... ?

– Y a du mal à ça ?

– Aucun. Moi, je pensais que seuls te branchaient la musique électronique et le *slam*...

– Je ne vois rien que ça empêche... répondit Jacques avec un brin de lassitude.

– Vraiment ? insista Marc.

– Vraiment. répéta Jacques, peiné d'avoir à en rajouter.

– Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

– Parce que tu ne me l'as pas demandé...

Marc recula sur sa chaise sans se lever, en faisant crisser les quatre pieds sur le carrelage. Il resta immobile un instant, le front plissé

– Ca te dirait de faire un saut à Paris avec moi, pour la Fiac ?

– Pourquoi pas... Ca tombe quand ?

– Toujours fin octobre. Vers le vingt... En tout cas, très près de ton anniversaire !

Ta mère m'avait dit justement que tu mourrais d'envie de voir le concert des Rolling Stones. On pensait t'offrir l'Olympia pour tes dix-huit ans. Ca

se goupille bien ! On pourrait faire d'une pierre deux coups. Voir la Fiac et les Stones. Et il rajouta pour enlever le morceau :

– Comme deux *potes*, non... ?

Marc n'avait pas habitué son fils à ce genre d'expression. Elle relevait d'un archaïsme de troufion, sinon d'un *jeunisme* ringard. Et des deux, lui même avait une égale horreur. Dès qu'elle lui eût échappé, il se demanda pourquoi il s'était laissé aller à une facilité pareille. Ils se regardèrent une seconde en se mordant les lèvres, comme si ni l'un ni l'autre n'avait bien entendu ces derniers mots.

– Tu viendrais avec moi voir... Mick Jagger ? s'étonna Jacques reprenant son souffle, ravi mais incrédule, les paumes tournées vers le plafond, comme pour soupeser des melons ou jongler avec. Très américain. Très Actor's Studio.

– Eh bien quoi... ! Il est bien plus vieux que moi protesta Marc. Et j'avais tous ses disques... Dès le premier titre ! Tous ! Des collectors... Vous vous les disputeriez, tiens, maintenant, si je les avais encore !

– Ce n'est pas ce que je voulais dire... s'amusa Jacques en voyant son père perdre pied aussi vite.

– Mais quoi donc, alors ? bougonna-t-il.

– Certainement pas ce que tu crois... dit-il en faisant un pas vers lui.

– Et qu'est-ce que je suis censé croire... ?

– Des choses moches. Des choses réductrices, auxquelles j'étais loin de penser...

– C'est si difficile de dire que je suis un vieux con ?

– A dire... non ! La preuve... Mais ce n'est pas ce que je pense... Je te l'assure. Je m'étonnais simplement de ton intérêt si soudain au partage. Tu ne m'y avais pas habitué, voilà tout.

– Et tu le regrettes ?

– Pourquoi tu compliques toujours tout, *mon pote* ? »

Face à eux, la toiture du Grand Palais fait le dos rond, étirant ses écailles de vitre bleue. *Dzing ! Gling...* ! Une main invisible pince au dessus, l'un après l'autre, comme les cordes d'une harpe, les premiers rayons à percer le lavis de brume automnal. Sans le bruit de la circulation, le ciel de Paris sonnerait ce matin comme une musique de chambre. Grise et rose, mielleuse et déchirante comme une sonatine de Fauré. Il n'est pas encore dix heures. Marc s'étonne d'arpenter ainsi le quai à grandes enjambées, auprès de ce fils en baskets hallucinogènes, couvertes de tags rageurs qui amplifient les écarts souples et dansants de ses pas. Ces pompes, elles ne sont pas du meilleur goût. Loin s'en faut. Mais même à son âge, Marc n'aurait pas osé les porter si elles avaient existé. Il est le premier

comblé par sa compagnie, mais il en jalouserait presque l'insolente innocence, et surtout le long et formidable apprentissage qui l'attend encore. Il le mesure par une pensée si rapide et si vaste qu'il s'y noie. Dix huit ans déjà... Mais comment cela est-il possible ?

Et Jacques ne le dépasse-t-il pas d'une bonne tête ? Même en bombant le torse... ?

Et depuis quand, d'ailleurs ?

– J'ai bien du le voir, se dit-il soudain, mais je l'avais pas *remarqué*.

Cette réflexion l'étonne, qui dédouble ainsi le temps du constat. Tu prends de la bouteille, mon pauvre vieux, admet-il en rajustant sa foulée sur celle de son fils.

Sur leur droite, identique, ininterrompu depuis plus d'un quart de siècle qu'il parcourt cet itinéraire, coule sur ses milliers de pneus le même magma métallique de cycles et de carrosseries qui brinqueballe. Qui emporte avec lui des rognures de sa jeunesse, puis des morceaux entiers, et les amalgame à son flot régulier et puant. Déjà dix huit ans ! Une bouffée de vent a ouvert son manteau, rejetant ses pans en arrière, et la rapidité de sa marche accentue ce gonflement soudain qui le fait flotter et le déporte vers la file d'attente du Musée d'Orsay, tel un personnage de Folon retardant son envol. Cette idée le traverse et l'amuse :

– Tu vois, dit-il à son fils, nous formons un coq-à-l'âne ambulant de l'histoire de l'Art. Un Folon qui marche à côté d'un Basquiat.

– C'est qui, ces deux-là ?»

– Des gens qui sont morts. Ça fait un bout de temps déjà...

... Aah... ! Il n'y a rien de plus assommant que tous ces cons qui font la queue maintenant, et partout... ! Ça devient un métier ! *Faiseur de queue...* Pour ce qu'ils en ont à foutre des Impressionnistes... ! lâche-t-il en longéant la file déjà compacte des visiteurs qui se resserre et se rétracte comme par réflexe le long de la façade du musée, alors qu'ils les frôlent sans le faire exprès, puisque ces cohortes squattant le trottoir entravent leur passage, sûres de leur bon droit, et furieuses à l'idée de laisser passer leur tour...

– Tu ne devrais pas t'en plaindre. C'est tout *bénéf* pour toi, si les gens se passionnent davantage pour l'Art...

– Ne crois pas surtout pas ça...

– Ah bon ?

– Ils sont là parce qu'ils se sentent obligés. La visite des musées ça les emmerde, mais ça les déculpabilise.

– Mais de quoi ?

– De ne plus faire aucun effort de réflexion. De n'imaginer la réalité qu'en recollant ses derniers

éclats... Ces débris minuscules qui miroitent au J.T de vingt heures, pendant qu'ils avalent leurs surgelés saturés de graisses hydrogénées. La vie selon TF1 ! Des miasmes triés sur le volet. Une minute pour le nègre sans papiers, une autre pour l'ours privé de banquise, ou pour le bond du prix des pâtes. Le nègre, l'ours et les pâtes, ils vont tous mourir. Tous ! C'est une affaire réglée puisque le présentateur le dit... Tu ne te rends pas compte ! D'abord on affole les gens, et on leur assène que tout ça c'est de leur faute... Ils en laissent tomber leur cuiller dans la soupe, et tâtent déjà sous leur rond de serviette pour retrouver leur *alka-seltzer*. Puis avant une dernière gorgée de pub pour activer leur transit intestinal, on les fédère dans le culte forcé du foot ou de Van Gogh. Pas parce qu'il a révolutionné la peinture, le malheureux, non... Mais parce qu'il vaut des millions d'euros ! Comme Zidane... Et si ce con se coupait lui aussi l'oreille, ils ne verraient plus la différence entre un carton jaune et les Tournesols.

– Tu n'as pas bien dormi, cette nuit ?

– Mais si ! Le tranxène c'est génial. C'est toi qui ne me suis pas...

– Quel rapport entre la fonte de la banquise et la fréquentation des musées ?

– C'est très simple : si les gens s'y pressent, c'est pour vérifier qu'ils ne sont pas seuls à se planter. Ca les reconforte. Partager l'addition, c'est toujours

plus convivial... La pensée unique passe obligatoirement par le tourniquet des stades et celui des grandes expositions... Et avec plus de facilité qu'un chameau à travers le chas d'une aiguille, tiens ! Il n'y a pas plus civique que d'aller au Luxembourg écraser son museau sur Arcimboldo ! Mais à une condition : la visite au pas de charge, pour que tout le monde en profite ! Quinze secondes par tableau ! Pas une de plus ou tu deviens un salaud ! Ce n'est pas politiquement correct de t'y attarder davantage...

Tu casses le rythme établi d'avance, tu freines la fréquentation ! Comment amortir alors tous ces frais engagés pour des péquenauds, si leur flux ralentit ! Et pense un peu... Ne priverais-tu pas la ménagère d'une comparaison capitale ? Indispensable ? Celle des compositions du maître avec celle de son minestrone ! Une vraie mise en abyme, je t'assure... Des portraits de cour en légumes contemplés par des légumes endimanchés : c'est le triomphe des potages en poudre ! Ça ne relève plus d'une quête esthétique, mais d'une obligation morale ! C'est devenu une vraie nécessité : comme faire un chèque au téléthon, avachi dans son canapé en peau de buffle, ou s'offusquer en famille de ce qui se passe au Darfour tout en lapant son bifidus. Mais au fond, qui cela intéresse-t-il vraiment en dehors de ces trois à quatre pour cent d'amateurs que toutes les autres

andouilles empêchent de bien regarder ? Comment savourer ce qu'une vraie curiosité leur fait mériter ? Tu veux que je t'en raconte une bonne ? A cette même exposition sur Arcimboldo, devant moi, une mère dégrossissait l'histoire de l'art pour sa fille, une gamine de huit ans, du genre *surdoué forcé*, future énarque aux hormones, la raie sur le côté, et la bouche pleine de dents baguées.

Elle la tirait par la manche parce que la petite traînait des pieds, lorgnant derrière elle la boutique du musée où elle avait du repérer dès l'entrée le tee-shirt ou le poster de ses rêves, quand elles arrivent devant « *le Bibliothécaire* »...

– Devant quoi ?

– Ah oui, j'oubliais... Cela ne te dit rien bien sûr... Je te la fais courte, parce qu'autrement tu me coupes la chute de mon histoire. Le *bibliothécaire*, c'est une toile archi-connue, avec un personnage en buste, entièrement composé avec des livres... Tu ne vois pas ce que c'est ?

– Non, pas vraiment...

– Ca n'a aucune importance. Evidemment, tous les plats et les dos de ces livres, avec leurs arêtes rectilignes ne peuvent que donner, c'est le but, une sorte de rigueur géométrique au bonhomme : il paraît tracé à la règle...

– Et alors... ?

– Alors cette pimbèche, au lieu de signaler juste

l'ingéniosité, et l'humour de ce peintre, mort au dix-septième siècle, avertit sa chienne savante de fille : Tu vois, chérie, ce qu'est un génie : c'est quelqu'un qui invente le cubisme trois siècles avant Picasso...

– Elle avait tort ?

– Tu le fais exprès ou quoi ? C'est parce que tu regrettes d'avoir sauté l'étape de l'orthodontiste ? Tu voulais des bagues comme les autres ? Bien sûr qu'elle avait tort ! C'est de la culture à l'emporte-pièce, une téléologie digne du *Jeu des Mille Euros*...

– Enfin... ! Réfléchis un peu... Ce n'est pas parce qu'elle a découvert le radium que Marie Curie a fait sauter Tchernobyl... Il s'est passé des choses, entre les deux ! Tu n'es pas d'accord ?

–